
INGRES
PÈRE
PAR
E. FORESTIÉ

JEAN-MARIE-JOSEPH INGRES PÈRE.

Lecture faite au Congrès des Sociétés des Beaux-Arts à Paris en 1885.



J. A. D. INGRES, pinxit

INGRES PÈRE

d'après MAGIMEL

JEAN-MARIE-JOSEPH

INGRES PÈRE

PEINTRE ET SCULPTEUR

1754-1814

PAR

ÉDOUARD FORESTIÉ.

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ET DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE TARN-ET-GARONNE.



MONTAUBAN,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE FORESTIÉ.

1886.



AVANT-PROPOS.



Les libéralités de notre illustre compatriote Ingres ont fait du Musée de Montauban l'un des plus importants de province, et les artistes de tous pays viennent y admirer cette magnifique collection de dessins et d'études que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre a léguée à sa ville natale.

Au milieu des souvenirs personnels du grand peintre, rangés comme ils l'étaient dans son atelier, à côté de la palette et du violon du maître, on remarque un portrait dont l'expression est saisissante. C'est celui d'un homme de cinquante ans, à la physionomie fine, distinguée, au regard vif, mais tempéré par un air d'affabilité qui attire et qui charme. On sent que l'artiste a dessiné avec amour ces traits chéris, et qu'il a mis toute son âme à fixer sur la toile cette figure d'un père adoré.

Ingres regardait ce portrait comme une relique de famille et y attachait un grand prix, car, entre tant d'autres qualités, le peintre de la *Stratonice* avait surtout la mémoire du cœur.

Cette affection filiale se trahit dans plusieurs lettres qu'il écrivit de 1854 à 1860, à l'occasion de la publication de la *Biographie de Tarn-et-Garonne* [1], dans laquelle devait figurer Ingres père. Cédant à de pressantes sollicitations, il voulut bien envoyer à mon père, M. Ém. Forestié, directeur de cette publication, une notice de quelques lignes sur l'auteur de ses jours; mais, éloigné dès sa plus tendre enfance de la maison paternelle, il ne put préciser certains événements : « Voilà, « disait-il en terminant, ce que mes souvenirs et le sentiment le « plus tendre de mes regrets me rappellent sur mon père. Je « suis heureux, Monsieur, des soins que vous prenez pour « perpétuer sa mémoire... Je ne pensais pas que la notice que « je vous envoyai sur votre demande aurait les honneurs de la « publication; cependant je consens à son insertion dans votre « ouvrage, comme vous m'en témoignez le désir. Je ne puis « qu'approuver toutes les notes que vous avez ajoutées à la « biographie de mon père, et vous remercie infiniment des soins « que vous avez bien voulu apporter à cette publication [2]. »

La notice fut insérée, malgré son laconisme ; mais des recherches postérieures, de nouveaux renseignements puisés dans les archives, les journaux du temps et les catalogues d'expositions,

[1] Ém. Forestié, *Biographie de Tarn-et-Garonne*, 1re série, in-8°, Montauban, 1860.

[2] Lettres du 21 janvier 1854 et du 29 juillet 1856.

m'ont permis de compléter cette biographie. Dans ce travail, dont l'idée première est due à M. Henry Jouin [1], je me suis

[1] M. Henry Jouin, archiviste de la commission de l'Inventaire général des richesses d'art de la France, et secrétaire rapporteur du comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements au ministère de l'Instruction publique, avait bien voulu m'engager à étudier cette physionomie intéressante du père de notre grand artiste et à la présenter au congrès de 1885.

Dans son rapport général sur les travaux de la session, cet éminent critique apprécie ainsi ce travail :

« M. Forestié vous appelle à nouveau dans le Languedoc. Un portrait en pied de Jean-Marie-Joseph Ingres est l'œuvre qu'il vous présente. Mais le peintre de l'*Apothéose d'Homère* n'a-t-il pas jadis écrit la biographie de son père ? Il est vrai, et M. Forestié ne l'ignore pas. Toutefois, d'excellentes raisons le décident à passer outre. Ingres père est un artiste modeste, et M. Forestié a pris pour devise une parole tirée des *Recherches sur les peintres provinciaux de l'ancienne France* : « Dessinons, etc... »

« Le conseil a été suivi par le nouveau biographe de Jean-Marie-Joseph Ingres. Son travail, écrit avec conscience, éclaire non seulement la vie de l'artiste méridional, mais encore — et ceci est important — l'enfance et la jeunesse de son fils Jean-Dominique, le chef d'école. Ingres père fut à la fois sculpteur et peintre. Son historien nous l'a montré à vingt ans s'en allant à l'aventure du côte du soleil, — comme le *Passant* de Coppée. — Chemin faisant, il modelait un saint, peignait une enseigne ou chantait la romance. Est-ce que ce dernier trait ne vous a pas fait songer au violon légendaire du peintre de la *Stratonice?* Des bas-reliefs sculptés par Ingres père, il convient de ne rien dire. De ses panneaux décoratifs modelés dans l'hotel Mila de Cabarieu, nous pouvons louer l'arrangement heureux et la finessse des profils. De ses statues du parc de M. Belvèze, ce sont les têtes qui appellent l'intérêt. Il est évident que l'ébauchoir manque d'expérience dans l'interprétation du costume. Le *Berger* et la *Bergère* de l'école de Lancret, sculptés par Ingres, n'ont de vraiment spirituel que le coup d'œil et le port de la tête. Nous ne sommes donc pas surpris de trouver Ingres père tout à fait maitre de son crayon dans les miniatures qu'il a dessinées d'après MM. Romagnac, Foissac-Grave, Broqua, Moutte, madame Lazare et surtout madame N..., dont la silhouette

rappelé les conseils que donnait, dès 1847, M. de Chennevières aux Sociétés des Beaux-Arts de province, en montrant quelle mine féconde seraient pour l'histoire de l'art français les recherches sur la vie et les ouvrages des peintres provinciaux : « Dessinons, disait-il, la figure de ces artistes, dessinons-la « même en d'assez grandes proportions, à la manière de ces « mémoires historiques, bavards peut-être, mais que l'histoire « ne saura que trop raccourcir. D'un homme connu on peut « rappeler la biographie en quelques lignes ; sur celui qu'on veut « faire connaître, il faut s'étendre.... »

N'oublions pas d'ailleurs, pour justifier l'étendue de cette étude, que D. Ingres, certainement bon juge en pareille matière, disait de son père : « Si celui-ci avait eu les mêmes avantages « qu'il donna à son fils, c'est-à-dire venir étudier à Paris chez « le plus grand de nos maîtres, « *il eût été le premier artiste de son temps.* »

fait songer à Charlotte Corday. Car M. Forestié a voulu que son témoignage ne pût être mis en doute : de nombreuses planches nous ont permis de nous prononcer sur l'impartialité de sa critique. »





I.



JEAN-MARIE-JOSEPH INGRES naquit à Toulouse en 1754. Son acte de baptême n'a pu être retrouvé, malgré d'actives recherches dans les archives de l'état civil. Nous savons cependant qu'il reçut le jour dans une maison du faubourg Saint-Cyprien, où son père, Pierre-Guillaume Ingres, exerçait la profession de tailleur. Sa mère, Marie-Anne Pradal, appartenait, si l'on en croit la tradition, à une famille originaire de Montauban.

Fils d'un maître d'état, Ingres devait, selon toutes probabilités, embrasser la profession de son père, car à cette époque une maîtrise était un patrimoine avantageux [1]; mais la Providence en avait décidé autrement.

[1] D'après un document manuscrit qui m'a été récemment communiqué : « la Vérification des dégâts causés par la rivière de Garonne, le 12 septembre 1727, » « *Monsieur Ingres* » possédait une maison assez vaste, située dans le 38e moulon

Les Frères de la Doctrine chrétienne, auxquels on avait confié son éducation primaire, remarquèrent bientôt en lui les plus heureuses dispositions pour les arts manuels et s'efforcèrent de les développer. Grâce à ces premières leçons, il put entrer dès l'âge de onze ans à l'Académie des Beaux-Arts.

L'École de Toulouse, qu'on venait d'ériger en Académie, possédait alors une pléiade de professeurs excellents, qui y enseignaient le dessin, la peinture, la sculpture, l'architecture, la géométrie pratique, la perspective, l'anatomie; il y avait même un cours pour le modèle vivant. C'était un véritable collége artistique, qui rendit d'immenses services dans la province, en mettant à la portée de toutes les classes de la société l'étude et la pratique des arts.

Un grand nombre de jeunes gens, fils de bourgeois, d'artisans et d'ouvriers, suivaient les leçons de Rivalz, de Pins ou de Gaubert pour la peinture, de Lucas aîné pour la sculpture, de Labat de Savignac pour l'architecture, et de Bouton pour la miniature. Tous les ans les travaux des élèves étaient soumis au jugement du jury et du public dans des expositions où l'on réunissait aussi les œuvres anciennes possédées par les particuliers.

C'était là une mesure essentiellement propre à épurer le goût

du faubourg Saint-Cyprien, et qui fut fort endommagée par l'inondation. Le dégât est estimé à 348 livres pour « Monsieur Ingres » et à 750 livres pour ses locataires. Ces détails indiquent que la famille Ingres possédait une certaine aisance.

Dans la liste des victimes de la Révolution dans le diocèse d'Auch, par M. l'abbé Lamazoua, on trouve un prêtre et un laïque portant le nom d'Ingres, qui périrent sur l'échafaud.

de la population toulousaine. Malheureusement, il y avait alors, dans l'enseignement du dessin, des méthodes bizarres, des principes vicieux qui nuisaient au développement des talents. On préférait les productions maniérées de Pigalle et de Bouchardon aux plus pures créations de l'art grec : Boucher et Lancret étaient les favoris du jour.

L'école de Toulouse ne fut pas exempte de ces tendances ; mais François Lucas, dont les idées s'étaient modifiées à la suite d'un voyage à Rome, essayait de réagir, en faisant partager à ses élèves son admiration pour les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Dans ce but il avait réuni un cabinet de médailles, des pierres gravées, des moulages d'ornements et de statues qu'il donnait comme modèles. Il y avait un certain courage dans cette manière d'agir.

Joseph Ingres était entré la première année au cours de dessin ; puis, poussé par son goût pour la sculpture, il travailla avec Lucas et étudia les principes d'architecture avec Labat ; ce fut, sans doute, un élève modèle, puisque tous ses professeurs, et en particulier Rivalz, lui prodiguèrent leurs encouragements et lui conservèrent toujours leurs sympathies.

Le maître tailleur ne voyait pas sans regret son fils engagé dans une voie qui dérangeait tous ses projets ; il laissait même souvent libre carrière à ses amères récriminations : cette lutte continuelle était insupportable à notre jeune sculpteur.

A cette époque la mode de décorer les appartements de fines et délicates sculptures, de gracieux moulages en plâtre, étant devenue générale, les élèves de Lucas étaient par suite soumis à

de bien grandes tentations. Si, en effet, l'art leur laissait entrevoir, dans l'avenir, des compensations aux études arides, le métier les attirait, au contraire, avec ses résultats tangibles et immédiats. Malgré ses illusions, la jeunesse est souvent positive : Ingres, séduit par l'idée de gagner promptement son indépendance, poussé peut-être aussi par les effets de la colère paternelle, partit un beau jour de Toulouse, n'emportant pour tout bagage que ses ébauchoirs et ses pinceaux, ainsi que les quelques écus glissés en cachette dans sa poche par sa mère.

Il avait alors dix-neuf ans; la vie s'ouvrait devant lui pleine de promesses. Il alla vers le Midi, du côté du soleil, à l'aventure, comme les peintres d'autrefois, modelant des saints, peignant des enseignes, et chantant aussi bien des fois. C'était le commencement de ce tour de France, — une bonne coutume disparue, — qui permettait aux ouvriers et aux artistes de voir et d'apprendre, et développait leur esprit d'initiative en les mettant aux prises avec les réalités de l'existence.

Nous le perdons de vue dans ses pérégrinations. On croit cependant qu'il passa à Nice vers 1773, et y peignit quelques portraits pour la famille Quinterie, originaire de notre ville ; son fils nous apprend qu'il alla ensuite à Marseille, où il resta pendant plusieurs mois, utilisant ses talents de sculpteur.

Au bout de deux ans de voyages il vint à Montauban en 1775. Notre ville était alors fort importante : l'Intendance, la Généralité, la Cour des Aides, le Sénéchal, y attiraient une brillante société de magistrats d'élite et d'hommes distingués. Le Franc de Pompignan y présidait aux séances de l'Académie des belles-

lettres et arts, qu'il avait récemment fait reconnaître par lettres-patentes de Louis XV, et qui donnait le ton aux Montalbanais, amis des jouissances de l'esprit.

Ingres, chaudement recommandé par ses anciens maîtres, fut bien accueilli et réussit bientôt à se faire connaître et apprécier. Dès ce moment, il résolut de se fixer définitivement parmi nous. Cette décision avait d'ailleurs un motif particulier. Quoique de petite taille, il était fort distingué, et se faisait remarquer par le soin extrême qu'il prenait de sa personne. Toujours élégant, coquet même, rasé de près et coiffé à la dernière mode, c'était un client assidu de maître Moulet, le perruquier de la Cour des Aides. Un jour vint où, charmé par les beaux yeux de la jeune Anne, fille du coiffeur, il demanda la main de la jolie parfumeuse, et fut agréé avec d'autant plus d'empressement que son futur oncle, François Moulet, maître plâtrier, avait pu apprécier son habileté.

Le mariage fut célébré à l'église Saint-Jacques, le 12 août 1777, et le nouveau ménage s'installa dans une maison du faubourg du Moustier [1]. Ingres se mit résolûment à l'ouvrage. Il

[1] « Le 12 août 1777, nous, prêtre, délégué par M. Prévôt, chanoine sacriste et curé de la paroisse Saint-Jacques de Montauban, avons donné la bénédiction nuptiale à Jean-Marie-Joseph *Ingre (sic)*, sculpteur, habitant de cette paroisse depuis deux ans, fils du sieur Guillaume Ingre, maître tailleur d'habits, et de Anne Pradal, mariés, d'une part; et Anne Moulet, fille de Jean Moulet, maître perruquier, et de demoiselle Jeanne Lacroix, mariés, habitants de cette paroisse, d'autre part, après avoir reçu leur consentement mutuel; en présence de Jean Moulet, père de l'épousée, Mes Louis-Antoine Guérin, Pierre Boyé et Jean-Pierre Viguié, tous habitants de la présente ville et paroisse, soussignés avec nous. » (Reg. Saint-Jacques, 1777.)

obtint d'abord d'entrer comme professeur de dessin dans diverses institutions, et notamment au pensionnat des Dames de Paris (Dames noires), fondé pour l'instruction des filles des nouveaux convertis.

Profitant des leçons de Labat de Savignac, il se fit ensuite architecte, et fut chargé, en cette qualité, de diriger la construction de plusieurs maisons. L'hôtel de Maleville (rue Saint-Louis), fut édifié sur ses plans, et il en décora les salons avec goût. Il entreprit aussi les décorations intérieures et extérieures d'un autre hôtel que M. de Pullignieu, premier président de la Cour des Aides, faisait bâtir sur les anciens fossés de la ville. Le jeune artiste s'acquitta de sa tâche avec tant de bonheur, que le magistrat voulut lui donner une preuve éclatante de sa satisfaction. Mademoiselle de Pullignieu et son fiancé, M. le chevalier Valette de Roure, tinrent sur les fonts baptismaux le premier-né de Joseph Ingres [1].

[1] « L'an 1780 et le 14e jour du mois de septembre, par nous, prêtre, vicaire de la paroisse Saint-Jacques, ont été suppléées les cérémonies du baptême à *Jean-Auguste-Dominique Ingre*, fils de *Jean-Marie-Joseph Ingre*, sculpteur, et de *Anne Moulet*, mariés, né le 29 août dernier, et ondoyé le lendemain 30 d'août, par permission de messieurs les vicaires généraux, Parrain, *Messire Auguste-Pierre-Jean-François-Marie de Roure*, bachelier; marraine, *Demoiselle Jeanne-Marie de Puyligneux*, fille de *Messire Dominique-Antoine de Puyligneux*, chevalier, conseiller du roi en tous ses conseils, premier président en la souveraine Cour des Aides et Finances de Montauban; le père présent et témoins soussignés avec nous. Jenny-Marie-Louise de Pullignieu; de Roure fils; Charles Pullignieu; Ingres père; Moulet; Valette de Roure; C. de Roure; Gabrielle Lartigue; Anne Amat; Sol; Pierre Bruguière; Poncet, vicaire. » (Reg. Saint-Jacques, 1780.)

Dans l'acte constatant l'ondoiement, le fils de Joseph Ingres avait reçu le nom

Quelle joie et quel honneur pour notre concitoyen, lorsqu'il vit son fils entouré de tous ces magistrats et de toutes ces belles dames, venus pour assister à la cérémonie ! L'enfant qui entrait dans la vie sous de si heureux auspices devait être plus tard le chef incontesté de l'école française de peinture.

Cet événement et la protection de M. de Pullignieu mirent Joseph Ingres à la mode : l'évêque de Montauban, Mgr de Breteuil, prélat distingué et amateur éclairé, lui confia la restauration de sa villa de Bretolio, située aux environs de Lacour Saint-Pierre [1]. Un plan et deux vues dessinées par notre artiste sont aujourd'hui tout ce qui reste de cette charmante habitation, dont les contemporains admiraient les élégantes dispositions, le parc magnifique et le parfait aménagement [2].

L'évêque le chargea également de l'ornementation de plusieurs salles du palais épiscopal (transformé en hôtel de ville depuis la Révolution). Le petit salon de réception, situé au rez-de-chaussée (aile gauche), fut décoré de panneaux encadrant des amours et des attributs dans le goût de Boucher. Cette salle, restaurée intelligemment lors du passage du prince Louis-Napoléon, a conservé exactement son aspect primitif et donne une idée favorable du talent du sculpteur.

de Nazaire (Reg. Saint-Jacques, 1780), qui ne lui fut pas maintenu au baptême. (On remarquera l'erreur d'orthographe commise sur les noms d'Ingres et de Pullignieu par les prêtres, rédacteurs de ces actes.)

[1] Lacour Saint-Pierre, petite commune de l'arrondissement de Castelsarrasin, à six kilomètres de Montauban.

[2] Ces dessins sont la propriété de M. Couderc.

L'une des chambres à coucher du prélat (premier étage) fut aussi ornée, quelque temps après, de moulages et de sculptures sur plâtre ; mais on sent que l'artiste a un peu trop subi l'influence des modes nouvelles en mêlant les pilastres néo-grecs aux amours et aux guirlandes de fleurs.

Dans ses dernières volontés, J.-A.-D. Ingres, mû par un sentiment de piété filiale, a voulu que cette salle, où il avait reçu les encouragements et les caresses du prélat, fût affectée à son musée particulier. Il aimait à rappeler qu'à l'âge de huit à neuf ans il y chanta avec son père le duo : « Quoi ! ce vieux coq, » de la *Fausse Magie*, en présence de l'évêque et de nombreux auditeurs [1].

Joseph Ingres avait, en effet, une jolie voix de ténor, qu'il maniait avec goût, et jouait fort bien du violon ; aussi était-il appelé dans la plupart des réunions, où son gai caractère et sa bonne humeur lui attiraient toutes les sympathies.

Parmi les grands travaux qu'il exécuta à cette époque, nous citerons le chœur de l'église rurale de Falguières, près Montauban. Cette décoration, qui existe encore, consiste en un applicage en plâtre, entourant tout le sanctuaire, et divisé en compartiments séparés par des colonnes cannelées avec chapiteaux corinthiens ; les panneaux latéraux sont garnis d'attributs liturgiques, et, dans celui du centre, Ingres a sculpté la patronne de la paroisse, sainte Madeleine au désert. On lit dans un angle du tableau : *Ingres invenit et sculpsit*, 1778.

[1] *Biographie de Tarn-et-Garonne.* — *Notice sur J.-M.-J. Ingres,* par J. Ingres.

Ce bas-relief est l'une des œuvres des débuts de l'artiste, mais il a interprêté son sujet avec une certaine originalité. La pose est très naturelle, et les draperies sont bien traitées, mais la tête est lourde et le paysage très rudimentaire. Au-dessus des portes latérales, dans des cartouches, sont placés les profils en médaillon de saint Génulphe, évêque de Cahors, et de saint Barthélémy.

Vers la même époque, Ingres composa la décoration d'un salon de l'hôtel Mila de Cabarieu, rue des Carmes. C'est une vaste pièce, parfaitement éclairée par deux grandes fenêtres, où pénètrent les chauds et éclatants rayons du soleil du Midi. Le sculpteur avait un problème assez difficile à résoudre, car il fallait compter avec les tons crus du plâtre, et éviter la monotomie d'une succession de sculptures non interrompue par des tableaux ou des tapisseries d'une teïnte sombre. En ménageant ses reliefs et en combinant les ombres obtenues par une lumière oblique, Ingres a pleinement réussi dans l'invention et dans l'exécution de ce travail. Neuf panneaux représentent des attributs : la *Chasse*, la *Pêche*, l'*Agriculture*, l'*Horticulture*, les *Sciences*, les *Beaux-Arts*, la *Musique*, la *Guerre*, la *Marine*, encadrés par des pilastres ioniques. La sculpture de ces panneaux est consciencieusement fouillée et les détails sont d'un travail très fini ; la composition est parfaitement comprise. Trois dessus de porte représentent chacun un vase entouré d'amours et d'une guirlande de fleurs sculptés avec une extrême délicatesse de touche ; les dessus de glace couronnés d'amours sont modernes.

Ce salon a été ainsi décoré en 1789 ou 1790, et M. Mila

de Cabarrieu en fut très satisfait ; il confia également à notre artiste la décoration des appartements de la villa de Cabarieu, voisine de Montauban. Dans la salle à manger de l'abbaye de Belleperche, dont Mgr de Breteuil était abbé commendataire, on retrouve des panneaux qui offrent une grande analogie avec ceux que nous venons de décrire et ont dû être exécutés par notre artiste.

Du reste, le nombre des salons décorés dans notre ville par Ingres est aussi considérable que l'ornementation en est variée. Nous en avons signalé les principaux ; celui de M. le baron de Mortarieu, quoique moins chargé de moulages, peut passer pour un des plus délicatement traités ; mais il y en a beaucoup d'autres où l'artiste se borna à sculpter des entourages de glace, des trumeaux ou des cheminées. Nous en avons retrouvé un dans une maison de M. l'abbé Gerlié, rue de la Banque, ayant appartenu à M. Couderc, ingénieur. Au-dessus de deux pilastres, des génies ailés soutiennent des guirlandes qui entourent le portrait en médaillon de Mgr de Breteuil.

Ce médaillon est la reproduction d'un bas-relief sculpté sur marbre, que l'auteur offrit à l'évêque de Montauban. Il existait encore il y a quelques mois au château de Breteuil, en Normandie, détruit récemment par un incendie. Divers autres moulages en avaient été faits, notamment celui qui figure dans l'un des salons de l'évêché de Montauban [1].

[1] « Votre lettre m'annonce l'envoi de deux grands médaillons, l'un représentant Mgr de Breteuil, l'autre son grand vicaire (M. de La Loge), exécutés par mon père; je vous remercie beaucoup, mais j'ai le regret de ne pouvoir les accepter, car leur

La tradition rapporte que J. Ingres décora aussi diverses chapelles dans les églises de la ville; mais, à part le rétable de celle de Saint-Jacques, dans l'église de ce nom, aucune de celles qui ont été respectées par les restaurateurs ne nous paraît être sortie de ses mains [1].

Dans une des dernières séances de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, plusieurs de mes confrères m'ont signalé diverses œuvres attribuées à Ingres père. M. le chanoine Pottier a vu à Lauzerte une série de panneaux en grisaille, dont notre artiste décora l'église paroissiale de cette commune.

M. de France pense que les moulages de l'ancienne chapelle des Clarisses, devenue aujourd'hui le temple de la Faculté, sont l'œuvre d'Ingres père; enfin, d'après M. Fr. Moulenq, un portrait d'homme conservé dans une famille de Valence-d'Agen est évidemment dû au pinceau de notre compatriote.

En dehors de ces travaux importants et pour se créer des ressources, notre sculpteur se mit à peindre en miniature. Cet essai lui réussit comme tout ce qu'il entreprenait. Nous ne connaissons qu'une seule miniature d'Ingres qui puisse se rapporter à cette époque. C'est le portrait d'une jeune femme, que nous avons aussi fait reproduire par la photographie. Le modèle y est repré-

dimension serait un obstacle pour leur placement chez moi. Je suis sûr que ces médaillons existaient en petit: cela aura été égaré. » Lettre de J.-A.-D. Ingres à M. Em. Forestié, datée de Meung, le 28 septembre 1857.

[1] « Ma sœur cadette a dû vous apprendre qu'il avait décoré d'ornements en plâtre une chapelle de la cathédrale. Je vous serai infiniment obligé d'en faire mention dans le cas d'une seconde édition. » Lettre de J.-A.-D. Ingres à M. Ém. Forestié, datée de Paris, 30 juin 1860.

senté dans le costume des premières années de la Révolution : coiffure poudrée, robe à l'anglaise avec fichu de linon, capote de soie tricolore garnie d'une guirlande de roses. On remarque dans ce portrait quelques incorrections de dessin ; en revanche, le ton général est plus chaud et plus primesautier que dans les productions postérieures d'Ingres.

Montauban possédait, à la fin du siècle dernier, plusieurs manufactures de faïences; Ingres était lié avec Viguié, l'un des fabricants ; il lui donnait des conseils pour la décoration des plats et des potiches. Un jour, l'idée lui vint de faire des terres cuites ; et bientôt après il la mit à exécution. Il modela une série de nymphes bocagères, de tritons, de fleuves, de bergers, de vases, de lions ou sphinx héraldiques destinés à orner les jardins ou à surmonter les piliers des portails. L'anglomanie a fait disparaître la plupart de ces charmantes statuettes ; cependant le parc de M. Belvèze en renferme encore une douzaine, qui sont très bien conservées et d'une facture très large; les têtes sont surtout fort expressives ; le berger, notamment, est délicieusement traité. Ces statues sont des originaux et non des moulages : on y remarque la trace de la main de l'artiste, et comme elles sont faites de quatre morceaux, la cuisson a produit çà et là des retraits que l'auteur a corrigés par des applicages de ciment. Au château de Beauséjour, à Montbeton, on montre un petit moulin rustique, sur le mur duquel Ingres a placé un curieux trompe-l'œil : c'est un meunier regardant par la fenêtre ; la pose est si vraie, que bien des visiteurs non prévenus s'y sont laissé prendre.

Ce n'est pas tout : son fils nous a appris qu'il peignait « des

INGRES PÈRE.



FAC-SIMILE D'UN PORTRAIT AU CRAYON.

Coll. Goupil.

« paysages qui le disputent à Nicole, excellent artiste en ce « genre [1]. » Le Musée de Montauban en possède un qui justifie pleinement cette appréciation, mais il réussissait surtout dans le dessin au lavis. Nous avons fait reproduire par la photographie l'un des plus importants qu'il ait exécutés. C'est une *Descente de croix*, signée : « *Ingres invenit et delineavit*, » qui fait partie du cabinet particulier du maître. Cette composition décèle une grande aptitude pour l'agencement des personnages. Dans ce petit tableau, qui ne mesure que 14 centimètres sur 19, l'artiste a placé une douzaine de personnages. On y retrouve quelques réminiscences, notamment dans le *serviteur* appuyé au haut de la croix, qui rappelle celui de Rubens. Le Christ est fort bien posé, les saintes femmes et Jean, ce dernier surtout, sont d'une bonne facture.

Peut-être, dès ce moment, l'artiste nourrissait-il dans son esprit l'idée qu'il exécuta plus tard d'aborder la grande peinture.

Sollicité par ses amis de Toulouse, Ingres envoya, en 1790, à l'Académie de cette ville une allégorie: « la figure d'un fleuve au « crayon rouge, » qui lui valut le titre de correspondant. A cette occasion, un poète montalbanais, M. Bernady, maître ès-arts,

[1] *Biographie de Tarn-et-Garonne. — Notice sur J.-M.-J. Ingres*, par J.-D. Ingres.

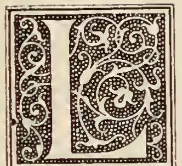
Mme Montet-Noganets, née Gilibert, dont la famille était très liée avec celle du grand peintre, possède plusieurs paysages au lavis de Jean-Marie-Joseph Ingres. Deux de ces paysages représentent des vues des Pyrénées-Orientales. Une grande sûreté de lignes et un agencement gracieux distinguent ces dessins. D'autres paysages du même genre font partie de la collection de M. Crouzatier.

lui adressa une épître, où, au milieu du fatras mythologique, alors en vogue, sont célébrés les services rendus par le sculpteur à ses concitoyens, grâce à l'ouverture d'une école de dessin d'après la bosse et le modèle vivant, heureuse et louable tentative, qui devait être étouffée dans son germe par les évènements politiques.





II.



La Révolution survint en effet. En découronnant notre ville des principales institutions qui lui donnaient une grande importance administrative : en supprimant l'Intendance, la Cour des Aides, l'Évêché, pour les remplacer par un simple bureau de sous-préfecture, le nouvel état de choses tarit dans leur source la plupart des moyens d'existence de l'artiste moutalbanais. Et cependant, c'était le moment où il avait à subvenir à de nouvelles charges. Sa famille s'était accrue de deux filles [1]. Il fallait vivre

[1] Jeanne, surnommée Augustine, filleule du grand peintre, née le 8 juillet 1787, et mariée à un chef de bureau de la préfecture, M. Déchy, qui n'a laissé qu'une fille, et Jeanne-Marie Ingres, née en 1791, morte célibataire en 1870.

Un quatrième enfant, Alexis, naquit en 1795 et disparut dans les guerres de Napoléon.

à tout prix : Ingres, qui venait d'être élu sous-lieutenant de la garde nationale, prêta le concours de sa féconde imagination aux fêtes patriotiques, improvisant des décorations, modelant des statues de la Liberté, des déesses de la Raison, réglant même l'ordre des cortéges dans les réjouissances publiques, se multipliant enfin pour gagner le pain de chaque jour.

Il traversa courageusement cette phase pénible de son existence, soutenu par les consolations et les espérances que lui donnait déjà son fils. Celui-ci avait douze ans et promettait d'être un grand artiste. C'est lui-même qui nous raconte ses débuts :

« J'ai été élevé dans le crayon rouge ; mon père, musicien et « peintre, me destinait à la peinture, tout en m'enseignant la « musique comme passe-temps. Cet excellent homme, après m'avoir « remis un grand portefeuille qui contenait trois à quatre cents « estampes d'après Raphaël, le Corrège, Rubens, Téniers, Wat- « teau, — il y avait de tout, — me donna pour maître M. Roques, « élève de Vien, à Toulouse.

« J'exécutai sur le théâtre de cette ville un concerto de violon « de Viotti, en 1793, à l'époque de la mort du Roi. Mes pro- « grès en peinture furent rapides. Une copie de la *Vierge à la « chaise*, rapportée d'Italie par mon maître, fit tomber le voile « de mes yeux : Raphaël m'était révélé ! Cette impression a beau- « coup agi sur ma vocation et rempli ma vie. Ingres est aujour- « d'hui ce que le petit Ingres était à douze ans [1]. »

Lorsque le calme se fut un peu rétabli, après la tourmente

[1] *Ingres*, par Armand Sylvestre.

révolutionnaire, Ingres père reprit ses cours dans les divers pensionnats et au collége de la ville. C'était là une ressource modeste, mais sûre; le temps d'ailleurs n'était guère propice pour les dépenses de luxe. Comme professeur de dessin, notre artiste exerça une bonne influence sur ses élèves et leur donna le goût des arts. Nos maisons sont pleines de ces travaux au crayon et à la plume, contre-signés par le maître, qui montrent que si celui-ci fut obligé de sacrifier un peu à la mode, en donnant pour modèles les estampes alors en vogue, et en les faisant copier avec une minutie exagérée, il garda toujours et préconisa par-dessous tout le respect de la ligne et des proportions.

Chaque année avait lieu un concours dans lequel les diverses écoles exposaient leurs travaux, et recevaient des médailles décernées par la Société des sciences et des arts du Lot, séant à Montauban. Les élèves d'Ingres s'y faisaient remarquer par leurs succès constants.

La Société littéraire, qui venait de se former dans notre ville, et qui remplaçait l'ancienne Académie, supprimée en 1791, était composée d'hommes distingués, parmi lesquels l'astronome Duc-Lachapelle et le naturaliste Bénédict Prévost: Ingres y occupait une place honorable dans la section des beaux-arts, dont il fut un membre actif, de 1795 à 1808.

« En l'an VIII, dit M. de Broca, dans son *Histoire de l'Académie de Montauban*, Ingres père exposait dans la salle des séances une académie faite par son fils à Paris, et qui avait fait admettre le jeune artiste au concours pour le grand prix de peinture. Le procès-verbal du 4 frimaire an VIII constate que « l'as-

semblée a été frappée de la beauté de l'ouvrage et « que chacun « a félicité Ingres sur les talents de son fils et sur les grandes « espérances qu'il donnait à la patrie pour la gloire des Beaux- « Arts. »

En effet, Dominique Ingres, après avoir remporté à Toulouse les premières récompenses, était parti pour Paris; il y reçut d'abord les leçons du paysagiste Briant, puis il entra dans l'atelier de David, qui exerçait alors une domination artistique incontestée. Chacun sait combien furent éclatants et rapides les triomphes du jeune Montalbanais! Quelle joie dans la maison paternelle lorsqu'on apprit, en 1801, qu'il avait enfin obtenu cette récompense si enviée, le grand prix de Rome.

En voyant ce tableau, Flaxman s'écria : « Je n'ai rien vu de « si beau à Paris que cet ouvrage. » Cet éloge, sortant de la bouche d'un sculpteur, caractérise d'une manière absolue l'influence exercée par les premières leçons de Joseph Ingres sur la carrière artistique de son fils.

L'esquisse du tableau couronné fut envoyée par l'artiste à ses parents et conservée comme un joyau de famille. Malheureusement, Napoléon, uniquement préoccupé de ses conquêtes, laissait déserte l'école de Rome; c'est seulement en 1806 que D. Ingres put s'acheminer vers la Ville éternelle.

Dans cet intervalle (1804), Joseph Ingres s'était décidé, malgré les lenteurs et les dépenses du voyage, à aller à Paris. Pendant qu'il était dans la capitale, son fils peignit le portrait dont nous avons parlé au début de cette notice.

C'est sans doute pendant ce voyage qu'il dessina le portrait

au crayon de quelqu'un des amis de son fils, charmant médaillon que M. Goupil a bien voulu nous communiquer.

A son retour, Ingres père se remit avec ardeur à la miniature, Malgré ses cinquante ans, il faisait de ravissants petits chefs-d'œuvre qu'il livrait pour 10 louis (240 fr.), et dont on conserve encore dans notre ville de beaux spécimens. Ceux que nous avons pu retrouver peuvent donner une idée exacte du faire de notre artiste. Les deux portraits de femme sont très délicats et traités avec une flexibilité de pinceau vraiment étonnante : le modelé, les chairs, l'expression des traits, les détails des costumes et de la coiffure sont bien traités ; mais c'est surtout dans le portrait de M. Lazare qu'il se surpassa ; cette miniature est un petit bijou. Son fils, auquel on la montra lors de son passage à Montauban, en 1826, en fut émerveillé, et s'écria qu'à son avis Isabey ne faisait pas mieux.

Le portrait de M. Moutte, graveur en taille-douce, ami d'Ingres, est d'un ton plus pâle, mais il est remarquablement dessiné; il en est de même de la copie en miniature de son portrait [1].

Un amateur montalbanais possède un joli paysage signé : « *Par Ingres père*, 1804, » représentant une maison de campagne des environs de Montauban. Une note, écrite au dos du tableau, nous dépeint d'une façon assez originale la physionomie de l'auteur : « Ceux qui ont connu M. Ingres peuvent fort bien le reconnaître « au costume qu'il a toujours porté : frac, gilet et pantalon bleu « clair, chapeau à claque, cheveux bien poudrés, figure belle,

[1] Ce portrait est la propriété de la famille Déchy-Ingres.

« aimable. Il était tout à fait gentil, de quelque côté qu'on « l'envisageât. »

En effet, le peintre s'est représenté au premier plan, dessinant en compagnie de deux amis et vu de dos. Le paysage est tracé à la plume avec une grande sûreté de main et rehaussé d'aquarelle. Les détails architecturaux en sont intéressants, et l'ensemble est d'un aspect gracieux.

Au moment où l'on apprenait à Montauban les victoires de Napoléon en Prusse, une grande fête eut lieu au théâtre: « La « salle avait été magnifiquement décorée, sous la direction de « Joseph Ingres, qui avait élevé sur la scène un temple corinthien « orné de drapeaux et d'un portique, au centre duquel se dres- « sait le buste colossal de l'Empereur, modelé par lui. Un aigle « planait au-dessus, portant dans ses serres une inscription à « la gloire de l'Empereur. On y lut, au milieu d'un enthousiasme « indescriptible, le 22e bulletin de la Grande Armée annonçant la « prise de Berlin [1]. »

Notre artiste caressait l'idée de se livrer à la grande peinture; divers essais lui ayant sans doute réussi, on annonça en 1809 qu'il venait de faire un beau tableau pour une église de campagne. Voici comment s'exprime à ce sujet le *Journal de Tarn-et-Garonne* du 24 août 1809 :

« M. Ingres, que l'on connaît depuis longtemps, nonseulement « comme peintre, mais encore comme sculpteur et architecte, a « voulu donner dans un genre qu'il n'avait jamais essayé: la

[1] *Journal du Lot*, 12 novembre 1806.

INGRES PÈRE.



PORTRAIT DE M. MOUTTE.



PORTRAIT DE MADAME LAZARE.

D'après des miniatures.

« peinture à l'huile. Son tableau représente un *Christ sur la* « *Croix*. D'un côté est la Vierge, de l'autre un évêque... Le « Christ est d'un dessin correct, la tête d'une expression très « juste ; le torse surtout est largement peint. On voit aussi que « le gracieux n'est pas étranger à l'artiste ; et si le Christ et « l'évêque demandaient une touche vigoureuse, il a bien su « l'adoucir pour la tête de la Vierge, qui est d'une finesse de « ton vraiment rare.

« Quoique l'on connût la facilité de M. Ingres, on a sujet « de s'étonner de son succès, et l'on ne se serait jamais attendu « à voir sortir de ses mains un ouvrage aussi parfait... »

L'enthousiasme suscité par ce tableau parmi nos compatriotes fut si grand, que le journaliste, — un homme de goût cependant, — faisant un parallèle entre le père et le fils, ajoutait : « Nous « osons croire qu'à son retour de Rome, Dominique Ingres verra « avec le plus vif intérêt le tableau capital que son père vient « de terminer, et qu'en admirant la vigueur du coloris et le « bel effet des ombres, il trouvera doux de recevoir, sur cette « partie de l'art, des conseils de celui qui, non content de lui « avoir donné l'être, a guidé ses premiers pas vers la gloire [1]. »

Le tableau dont il s'agit est placé dans l'église paroissiale de Villebrumier, dans un chœur tellement obscur qu'il est fort difficile de le voir autrement qu'à la lueur des cierges, qui l'ont déjà recouvert d'une épaisse couche de fumée. Il est signé : *Ingres le père, invenit et pinxit*, 1809.

[1] *Journal de Tarn-et-Garonne*, 5 octobre 1809.

Cet essai fut le seul, — croyons-nous, — que Joseph Ingres tenta dans ce genre de peinture. Nous connaissons cependant un croquis à la plume, première idée, sans doute, d'un tableau destiné à représenter le *Christ à la colonne*. Dans ce petit dessin, où l'on remarque des retouches, on voit combien l'auteur avait souci de la ligne; les figures sont expressives, les mouvements sont bons, et la composition indique une parfaite entente de l'anatomie; l'ensemble est d'ailleurs bien compris.

L'année précédente, 1808, Ingres avait modelé les aigles colossales en plâtre destinées à orner le fronton de l'arc-de-triomphe du pont de Montauban, ainsi décoré à l'occasion du passage de Napoléon Ier. Ces sculptures ont été détruites en 1815.

Les dernières années de la vie de Joseph Ingres furent marquées par une suite continuelle de joies correspondant aux triomphes artistiques de son fils, triomphes dont il partageait quelque peu l'honneur aux yeux de ses concitoyens. Ceux-ci, d'ailleurs, le tenaient en haute estime pour son caractère modeste et ses excellentes qualités.

Un accès de goutte l'emporta subitement; il avait alors 60 ans.

Il mourut le 14 mars 1814[1]; sa mort fut un deuil public;

[1] « L'an 1814 et le 14 mars à midi, par devant nous Pierre-Jean-Jacques Maleville de Condat, adjoint au maire de la bonne ville de Montauban, faisant fonction d'officier de l'état-civil, ont comparu : MM. Thomas Londios-Boisclair, receveur municipal, et Jean Besson, marchand, lesquels ont déclaré que M. Jean-Marie-Joseph Ingres, âgé de soixante ans, peintre, natif de Toulouse, fils de feu Pierre-Guillaume Ingres et de Marie-Anne Pradal, mariés, demeurant rue des Soubirous-Bas, en cette ville, est décédé ce matin à six heures. » (État-civil de Montauban, D. 1814.)

ses contemporains nous ont raconté qu'on lui fit de belles funérailles. Mais on se trouvait alors en pleine crise politique ; les étrangers étaient en France, et les journaux du temps, remplis d'ordres du jour et de nouvelles de l'invasion, oublièrent de signaler la perte que venaient de faire à la fois notre ville et les arts.

Ingres père fut un sculpteur habile, un miniaturiste distingué, un dessinateur correct. Comme professeur, il a rendu de réels services. A ces divers titres il méritait de ne pas rester au rang des oubliés. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui eut la gloire de deviner, d'encourager et de développer à leur aurore les brillantes aptitudes de son illustre fils ?





APPENDICE

CATALOGUE DES OUVRAGES DE JOSEPH INGRES.

SCULPTURES.

1° Décoration de l'église de Falguières (1778).

2° Hôtel-de-Ville de Montauban. Salle du Conseil.

3° — — — Musée Ingres.

4° Hôtel de Capella, ancien hôtel Maleville. Grand salon.

5° Maison Pullignieu (Cercle militaire). Grand salon.

6° Maison Mila de Cabarieu. Grand salon.

7° — — Grand salon de campagne.

8° Maison Brun. Grand salon de campagne.

9° Maison Couderc-Gerlier. Trumeau.

10° Maison Couprieu. Trumeau.

11° Maison Noël. Trumeau.

12° Douze statues dans le parc de M. Belvèze : *Berger*, *Bergère*, le *Printemps*, l'*Été*, l'*Automne* et l'*Hiver*, *Pomone*, *Flore*, *Cérès*, une *Naïade*, etc., *Sphinx* et vases décoratifs.

13° Grande rosace de plafond, maison Delcassé, rue Fraîche.

14° Décoration de la chapelle des Carmes (aujourd'hui temple de la faculté de théologie protestante de Montauban).

PEINTURES A L'HUILE.

1° *Le Christ en croix, la Vierge et saint Théodard* (1809). — Église de Villebrumier.

2° *Grisailles, panneaux décoratifs.* — Église de Lauzerte.

3° *Portrait d'homme.* — M. Moulenq, à Valence-d'Agen.

DESSINS A LA PLUME ET LAVÉS, OU AU CRAYON.

1° *Portrait de J. Moulet,* beau-père d'Ingres, au crayon rouge. — Musée de Montauban.

2° *La Garonne,* allégorie, au crayon rouge. — École des Beaux-Arts de Toulouse.

3° *Descente de croix,* dessin lavé. — Musée de Montauban.

4° *Le Christ à la colonne,* dessin à la plume. — M. Pouvillon.

5° *Paysage,* dessin lavé. — Musée de Montauban.

6° *Deux Vues de Bretolio.* — M. Couderc.

7° *Paysage,* dessin à la plume et aquarelle. — M. Bressaud.

8°-9° *Paysages des Pyrénées,* dessins à la plume et lavés. — Madame Montet-Gilibert.

10°-11° *Paysages des Pyrénées,* dessins à la plume et lavés. — Madame Crouzatier.

12° *Portrait d'homme,* dessin au crayon. — M. Goupil.

PASTELS.

1° *Une sœur de charité.* — M. Crosilhes.

2° *Madame N...* (1785). — Madame Py.

MINIATURES.

1° *Portrait de Madame N...* (1790). — M. Falga.

2° *Portrait d'Ingres père,* d'après le tableau de son fils. — Famille Déchy-Ingres.

3° *Portrait d'homme* (M. Delon, dessinateur). — M. Gust. CAMBON, notaire.

4° *Portrait d'homme.* — Madame LACAZE-DORY.

5° *Portrait d'homme.* — Madame LACAZE-DORY.

6° *Portrait de Madame Lagravère-Belvèze.* — M. Ed. DE BOISSIÈRE.

7° *Portrait de M. Foissac-Laroque.* — M. le docteur FOISSAC.

8° *Portrait de M. Broca, juge.* — M. FAURE-BROCA.

9° *Portrait de femme* (sur tabatière). — Musée de Montauban.

10° *Portrait de M. Moutte,* graveur. — Mademoiselle MOUTTE.

11° *Portrait de M. Lazare.* — M. LAZARE.

12° *Portrait de Madame Lazare.* — M. LAZARE.

12° *Portrait de M. Romagnac.* — Madame MONTET-GILIBERT.

